

NOUVELLES FÊTES, NOUVEAUX LIEUX, NOUVELLES SPATIALITÉS. VERS UNE GÉOGRAPHIE DES ÉVÉNEMENTS FESTIFS À PARIS

MARIA GRAVARI-BARBAS
Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)
maria.gravari-barbas@wanadoo.fr

RÉSUMÉ

Depuis une quarantaine d'années, la désindustrialisation, la compétition entre territoires, le goût des loisirs et de la culture, une mobilité croissante, l'explosion de la sphère de la communication, l'affaiblissement des liens sociaux, la volonté des grandes sociétés du spectacle de se positionner sur le marché de proximité modifient les pratiques festives dans les villes occidentales, et les décloisonnent. La « ville festive » supplante progressivement la ville-support de fêtes ponctuelles. L'ambiance et l'esthétique de la fête y investissent le quotidien et y transcendent la conception, la planification et l'aménagement urbains. Dans cette quête de la plus-value symbolique (qu'elle soit à des fins marchandes, expérientielles ou revendicatives) apportée par la fête, tous les espaces ne se valent pas. Les faits festifs et les espaces dans lesquels ils s'inscrivent constituent un objet-médiateur qui éclaire la requalification des espaces et le (re) positionnement des acteurs sur la scène urbaine. Paris intra-muros offre un exemple emblématique de positionnement festif d'une métropole européenne contemporaine. L'émergence et l'effervescence festive des dernières décennies, les processus à l'œuvre, les acteurs de la festivalisation sont passés en revue à travers une lecture critique des lieux investis (mais aussi délaissés) par la fête.

Mots-clés : Fête. Événements festifs. Espace festif. Paris. Capital symbolique.

NOVAS FESTAS, NOVOS LUGARES, NOVAS ESPACIALIDADES.
RUMO A UMA GEOGRAFIA DOS EVENTOS FESTIVOS EM PARIS

RESUMO

Há quarenta anos, a desindustrialização, a competição entre territórios, o gosto pelo lazer e pela cultura, uma mobilidade crescente, a explosão da esfera da comunicação, o enfraquecimento dos elos sociais, a vontade das grandes sociedades do espetáculo de posicionarem-se no mercado de proximidade modificam as práticas festivas nas cidades ocidentais e as desembrulham. A “cidade festiva” suplanta progressivamente a cidade-suporte de festas pontuais. A ambiência e estética da festa acometem o cotidiano e transcendem a concepção, o planejamento e o ordenamento urbanos. Nessa busca pela mais-valia simbólica (seja com fins comerciais, experienciais ou reivindicativos) trazida pela festa, nem todos os espaços valem. Os fatos festivos e os espaços nos quais eles se inscrevem constituem um objeto-mediador que indica a requalificação dos espaços e o reposicionamento dos atores na cena urbana. Paris intramuros oferece um exemplo emblemático de posicionamento festivo de uma metrópole europeia contemporânea. A emergência e efervescência festiva das últimas décadas, os processos em curso, os atores da festivalização são analisados por meio de uma leitura crítica dos lugares investidos (mas também abandonados) pela festa.

Palavras-chave: Festa. Eventos festivos. Espaço festivo. Paris. Capital simbólica.

NEW FESTIVALS, NEW PLACES, NEW SPACES. TOWARDS A GEOGRAPHY OF PARISIAN FESTIVE EVENTS

ABSTRACT

Since forty years, the industrial decline, the competition between territories, the taste for leisure and culture, an increasing mobility, the weakening of social links, and the will of show business to invest in proximity markets transform the festive practices in the Western cities, and open them. The “festive city” displaces progressively the city as a place where punctual feasts were celebrated. The ambiance and aesthetics of the feast transform urban daily life and transcend the conception, planning and management of the city. In this quest of the added symbolic value (either commercially, experientially or politically motivated) brought by the feast, all places are not equivalent. The festive facts and the areas in which they occur constitute a mediating object which enlightens the repositioning of spaces and actors on

the urban scene. The City of Paris offers an emblematic example of the festive positioning of a contemporary European capital city. The festive emergence and effervescence of the ultimate decades, the processes at work, the actors of festivals are reviewed through a critical reading of the places invested (but also deserted) by the feast.

Keywords: Feast. Festive events. Festive space. Paris. Symbolic Capital City.

INTRODUCTION

La fête dans la ville n'est pas en soi un objet nouveau ; on s'est toujours divertis, on a depuis toujours organisé des fêtes et des festivités dans les villes. L'intégration de la fête, des événements extraordinaires et du spectacle au développement urbain n'est pas un phénomène exclusif de la consommation capitaliste, mais précède la montée du capitalisme industriel (FAINSTEIN, 1998, 2001). Le spectacle, le simulacre, ont toujours été d'importantes caractéristiques de la vie urbaine (RAFFESTIN, 1988 ; GIBSON, 2005).

Un ensemble de facteurs incite toutefois à penser que les événements festifs organisés dans la ville contemporaine – par leur nature, leurs objectifs et les pratiques qu'ils induisent – se positionnent comme des médiateurs susceptibles de contribuer à la connaissance de l'urbain en ce début du XXI^e siècle.

C'est tout d'abord la nature des événements festifs qui change : les événements festifs urbains contemporains ne relèvent plus des catégories de fêtes anciennement établies. Ils ne relèvent ni des fêtes calendaires, ni des fêtes patronales, ni des fêtes commémoratives, les trois catégories fréquemment distinguées (DI MEO, 2001, p. 4-6) dans lesquelles on pouvait ranger relativement aisément les fêtes, y compris urbaines, jusqu'aux dernières décennies du XX^e siècle. Il semblerait au contraire que les événements festifs contemporains rompent avec le sens des fêtes plus « traditionnelles » ; ils émergent d'ailleurs au moment où celles-ci font l'expérience d'une désaffection certaine (HARTOG apud GUERRIN et LE ROUX, 2004).

La fête contemporaine tend à se dissoudre dans la vie quotidienne, et le festif à imprégner tout lieu, à tout moment. Cette généralisation festive touche le sens même et l'expression de l'expérience festive, de plus en plus instrumentalisée par plusieurs acteurs, pour des raisons qui touchent l'économie, l'image et le marketing urbains, le tourisme.

Les nouveaux rituels festifs prennent des formes diverses et investissent différents lieux et espaces. Il peut s'agir autant de *raves* que de festivals organisées dans la campagne. Mais c'est essentiellement dans des espaces urbains que la plupart se déroulent. Le festif a en effet été au cours des trois dernières décennies une des plus puissantes « machines » de production d'espaces spécialisés, créés pour la consommation du plaisir ; une grande partie des espaces urbains ont en effet été produits pour satisfaire des besoins liés à l'économie symbolique (culture, loisirs, tourisme) dans laquelle le festif joue un rôle majeur. Ils ont joué le rôle de projets ou d'événements « locomotive » dans la transition de la ville industrielle vers la ville postindustrielle et dans la requalification de zones urbaines ou périurbaines (GRAVARI-BARBAS, 2009).

Les faits festifs et les espaces qu'ils génèrent, représentent en ce sens un nouvel objet géographique ; ainsi, en partant du constat de ces évolutions, nous envisageons de considérer la fête urbaine contemporaine et les espaces qu'elle génère ou qu'elle contribue à modifier, comme un objet géographique susceptible de contribuer à la compréhension de la manière de faire et de vivre la ville contemporaine.

L'espace festif de Paris, exemple emblématique de grande métropole occidentale cherchant à se (re)positionner dans l'économie symbolique dans laquelle le festif joue de nos jours un rôle majeur, illustrera les questions soulevées.

LE FESTIF, UN NOUVEL OBJET POUR LA GÉOGRAPHIE URBAINE ?

Nous appuierons notre analyse sur un triple constat : celui-ci prend acte du fait que le sens de la fête change dans la société contemporaine ; que les logiques productives ne constituent plus l'unique entrée majeure pour la compréhension du fait urbain ; que la manière dont la fête est consommée par les populations urbaines aujourd'hui revêt de nouveaux sens et significations.

Le sens de la fête urbaine dans la ville postindustrielle : vers la ville « hyperfestive » ?

Jusqu'en 1968, la fête se manifeste peu. Vient alors la sédition, comme une immense récréation. Tout semble prétexte à sortir dans la rue : sons et lumières, feux d'artifice, fêtes contestatrices contre les promoteurs ou pour les Lip, fêtes classes contre classes, fêtes de l'Huma et du 1^{er} Mai, de pompiers et des limonadiers, trêve des confiseurs, Saint-Valentin, Saint-Nicolas, Saint-Patrick,

Halloween, fêtes carillonnées et de la musique. Pop, folk, rave, pop-corn et ecstasy... Même si des défolements, dérèglements et démesures, des casses et des viols s'y produisent parfois, qui oserait soutenir que les fêtes actuelles sont un transfert de celles d'antan ? (SAUVAGE, 2003, p. 39).

Depuis les années 1970 les ingrédients constitutifs de la société qualifiée de « postmoderne » contribuent à redéfinir les pratiques festives urbaines : une sensibilité prononcée des individus pour le tourisme, les loisirs et la culture, une mobilité croissante, l'explosion de la sphère de la communication, un certain souci des responsables publics – effrayés par la vacance des territoires –, de les qualifier ou les requalifier, une volonté des grandes sociétés du spectacle de se positionner sur le marché de proximité...

Mais c'est notamment au cours des années 1980 que les manifestations festives gagnent significativement en ampleur. En ce sens, les fêtes du Bicentenaire à Paris en 1989 (LOOSELEY, 1995) ont inauguré une nouvelle ère de grandes fêtes urbaines que les grands événements sportifs (tels que le Mondial 1998) ont par la suite relayés. Le défilé du Bicentenaire organisé par J.P. Goude est resté en mémoire comme un spectacle d'un nouveau genre, une belle fête de représentation : une fête du paraître au sens strict du terme.

Le défilé a marqué la reconnaissance, dans ses forces comme dans ses impasses, de toute une esthétique spectaculaire, née du clip, de l'image et de ce fameux métissage des genres autant que des cultures, qui fut l'empreinte de la décennie (BOLLON, 1992).

Les grandes expositions internationales de fin de siècle et l'effervescence festive de l'an 2000 n'ont fait que confirmer cet emballement festif généralisé (GRAVARI-BARBAS, 2000).

Qu'elles soient expliquées par les stratégies de consommation qui consistent à « inventer » une nouvelle fête afin de mieux réguler les comportements des consommateurs tout le long de l'année ou par l'émergence de communautés culturelles qui revendiquent de plus en plus leur identité et une reconnaissance sociale (nous y reviendrons), le fait est que l'on assiste à la multiplication des moments festifs collectifs en même temps qu'à une certaine désaffection pour les fêtes transcendantes :

Cette époque qui se montre à elle-même son temps comme étant essentiellement le retour précipité de multiples festivités, est également une époque sans fête. Quand ses pseudo fêtes vulgarisées, parodies du dialogue et du don, incitent à un surplus de dépense économique, elles ne ramènent que

la déception toujours compensée par la promesse d'une déception nouvelle (DEBORD, 1996).

Les événements festifs dans la ville contemporaine concernent des publics segmentés, à la demande spécifique, à laquelle les fêtes répondent de manière ciblée et sélective. On s'acheminerait ainsi vers une société « hyperfestive » « parce que la festivisation globalisée semble le travail même de notre époque et sa plus grande nouveauté » (MURRAY, 1999).

Cette festivisation intensive n'a plus que de lointains rapports avec le festif d'autrefois, et même avec la déjà vieille 'civilisation des loisirs'. Le festif 'classique' et localisé (les kermesses de jadis, le carnaval, etc.), comme le festif domestique assuré plus récemment par la télévision, sont désormais noyés dans le festif total, ou hyperfestif, dont l'activité infatigable modifie et transforme sans cesse les comportements et l'environnement. Dans le monde hyperfestif, la fête n'est plus en opposition, ou en contradiction, avec la vie quotidienne ; elle devient le quotidien même, tout le quotidien et rien que le quotidien. Elle ne peut plus en être distinguée (et tout le travail des vivants, à partir de là, consiste à entretenir indéfiniment une illusion de distinction). Les fêtes de plus en plus gigantesques de l'ère hyperfestive, la Gay Pride, la Fête de la musique, la Love Parade de Berlin, ne sont que des symptômes de cette vaste évolution (MURRAY, 1999, p. 10-11).

Pourtant, de la même manière qu'il faille rappeler que « même derrière la fête la plus instrumentalisée, se retrouve un espace-temps spécifique, un usage festif, proche du ludique » (POLLIEN, 2006), ce serait une erreur de considérer que l'inscription spatiale de l'hyperfestivité contemporaine se fait de manière uniforme. La festivalisation généralisée des diverses expressions de notre vie pose au contraire, de manière encore plus aiguë, la question de leur distribution spatiale. Dans cette quête de la plus-value symbolique (qu'elle soit à des fins marchandes ou revendicatives), tous les espaces ne se valent pas, et l'occupation ou la transformation festive des lieux dépend d'un ensemble de facteurs qu'il est important de cerner et analyser. Elle peut en effet entrer en concurrence avec les fonctions que les lieux occupaient préalablement – et en ce sens générer des conflits –, servir d'élément d'appropriation de l'espace ou de marquage de territoires par les différents groupes sociaux ou communautaires. La question de l'espace festif émerge ainsi aujourd'hui comme une question essentielle, susceptible de contribuer à la compréhension du positionnement des groupes sociaux ou communautaires dans la ville.

Les logiques productives ne constituent plus l'entrée principale pour la compréhension du fait urbain

Le tournant « festif » que les villes occidentales ont expérimenté au cours des dernières décennies du XX^e siècle est exprimé à travers un certain nombre de phénomènes observables dans la plupart des villes contemporaines (GRAVARI-BARBAS, 2000, 2009 ; MARLING et ZERLANG, 2007). Il accompagne tout d'abord, un accroissement du poids des activités « non productives » dans la ville et dans la vie urbaine. Celles-ci créent des nouveaux équilibres économiques qui remettent en cause l'économie urbaine basée sur le secondaire, y compris dans des villes qui devaient leur prospérité économique à l'industrie. De nouveaux discours, pratiques et approches émergent ; ils confirment que la désindustrialisation est la condition nécessaire à l'émergence d'un nouvel ordre économique, basé sur l'immatériel, l'éphémère, le symbolique.

Dans ce nouveau contexte urbain, les frontières entre culture, loisirs et consommation s'estompent. Les nouveaux temples de la culture, grands musées ou multiplexes cinématographiques, sont en même temps des temples de consommation, de même que les lieux de consommation évoluent de plus en plus vers des complexes de loisirs. Les différentes dimensions de la vie urbaine contemporaine sont ainsi investies par le festif : la politique de l'éphémère, de la fête, des célébrations sectorielles gagne potentiellement tous les domaines, y compris ceux qui semblaient difficilement pouvoir être investis par l'événementiel : les lieux commerciaux deviennent des *festival market places* (GRAVARI-BARBAS, 1998), les musées et autres temples de la culture cumulent des manifestations festives, de manière plus générale la culture, le sport, la politique, ont recours à la fête. Le caractère festif devient ainsi une composante essentielle de la manière de faire et de vivre la ville contemporaine : on assiste en effet à un glissement progressif vers la cité du loisir, vers la ville qui devient divertissement (BURGEL, 1993). Plusieurs espaces dans la ville contemporaine sont en effet construits pour satisfaire les besoins des citoyens pour plus d'urbanité, plus de convivialité, plus de rencontres, ceci dans un cadre qui s'inspire beaucoup des environnements ludiques des parcs thématiques (GOTTDIENER, 1997). La fonction festive et ludique des espaces centraux tend à être de moins en moins résiduelle dans les stratégies de relance et de développement des ville-centres. Dans le discours des promoteurs et des élus locaux, cette fonction s'impose plutôt comme la nouvelle donne, comme une condition essentielle de la réappropriation urbaine (GRAVARI-BARBAS, 2005).

Il faudrait rattacher ces constats aux tendances plus générales observées au cours des vingt dernières années, période pendant laquelle la consommation de services de « plaisir » est devenue importante dans la consommation de masse (MULLINS, 1991, p. 326). À la fin des années 1980, Bauman (1988) met en rapport la société postmoderne et ce qu'il qualifie d'obsession contemporaine : « consommer des loisirs », consommer du plaisir, pour le plaisir. Mullins (1991, p. 329) et Alt (1976) soulignent que la consommation des services liés au plaisir personnel a pris le relais de la consommation des biens, objectif dominant pendant la période fordienne. Pour Mullins, la « postmodernité » et la « production flexible » se complètent mutuellement car elles représentent respectivement le système de consommation et le système de production postfordistes, de même que la consommation de masse accompagnait la production de masse fordiste.

On ne peut par conséquent comprendre l'emballement festif contemporain que dans le contexte des mutations économiques de la fin du XX^e siècle :

la survalorisation et la prolifération des événements festifs dans l'espace urbain sont le signe de la crise du système fordiste et de l'orientation vers un système caractérisé par la flexibilité. De forme de compensation à la rigidité isolante et dépersonnalisante de l'urbanisme des années 1960, on passe à une forme d'intégration à l'espace urbain vivant 24/24 h (BERNIE-BOISSARD, 2006).

Le glissement des stratégies « managériales » vers des stratégies « entrepreneuriales » (HARVEY, 1989b) contribue ainsi à l'émergence de la « ville festive » : celle-ci s'exprime par un glissement progressif de la ville-support d'événements festifs ponctuels (ce qui a toujours été le cas dans les villes de toutes les époques) vers la ville festive, dans laquelle l'ambiance et l'esthétique de la fête transcendent la conception, la planification et l'aménagement urbains (GRAVARI-BARBAS, 2000). Dans la mesure en effet où les barrières physiques deviennent moins importantes, le capital devient plus sensible aux qualités spécifiques de chaque lieu. Les villes entrent en compétition afin de créer une image positive, dans laquelle les « connotations euphoriques » selon le terme de Lagopoulos (1993, p. 263) jouent un rôle important. Dans l'économie urbaine postmoderne, la mise en place de la ville festive paraît ainsi s'inscrire dans une logique de positionnement des villes dans le système des lieux en compétition. Dans ce contexte, les nouvelles stratégies de croissance deviennent ainsi de plus en plus symboliques et de nature idéologique. Les événements festifs qui s'y déroulent à la fois en profitent et y apportent leurs propres avantages symboliques.

La « consommation » d'expériences festives, moteur de « l'inner city living »

Les sociologues s'accordent pour admettre que la place du loisir dans la société contemporaine a considérablement évolué. Ils mettent notamment en évidence les transformations techniques qui ont affecté le monde du travail et qui ont été à l'origine de la modification profonde des rapports entre travail et loisir. Les décisions touchant la part de ressources (temps ou argent), consacrée aux loisirs ainsi que le contenu de ces loisirs (quelles activités sont pratiquées et qui y participe) se situent au cœur de la dynamique de l'identité. Plusieurs analyses corroborent ainsi le fait que l'identité sociale des individus se forme désormais grâce à la consommation, aux loisirs, aux jeux, à la pratique culturelle et festive : à travers leurs modèles de consommation de biens, de services ou de « signes » plutôt qu'à travers le travail. En effet, non seulement on travaille moins, mais on travaille – et on vit et évalue son travail – différemment. Le changement majeur est en effet qualitatif : les individus ne se réalisent plus par leur métier ou leur profession et ils n'y accordent plus une valeur, existentielle ou sociale, déterminante.

Dès les années 1970, Daniel Bell note ce changement dans la formation identitaire :

As the traditional social class structure dissolves, more and more individuals want to be identified not by their occupational base, in a Marxist sense, but by their cultural tastes and lifestyles (1976, p. 38).

Mais ces évolutions ne se concrétisent et ne se généralisent qu'à la fin du XX^e siècle, une fois qu'elles ont été pleinement prises en compte par les décideurs locaux qui ont cherché à réagir en lançant des événements de plus en plus segmentés, ciblés, exclusifs. Les élites politiques, les acteurs sociaux, les prestataires privés mettent en place des stratégies ou montent des projets et des affaires qui répondent au mieux aux nouvelles préférences des consommateurs, qui depuis longtemps ne concernent plus uniquement quelques *dilletanti*. En permettant aux individus de s'inscrire dans des groupes restreints, les loisirs en général et les événements festifs plus particulièrement contribuent à produire et à façonner l'identité individuelle. Les préférences culturelles et les styles de vie représentent des créateurs et des supports de l'identité ainsi que des frontières entre les groupes (WARDE, 1994 ; LAMONT et MOLNAR, 2001). En parallèle, ils sont de plus en plus traités comme un produit de consommation courante, « consommé » de manière différenciée en fonction de la capacité financière des individus ou de leurs niveau culturel ou intellectuel. Ils indiquent et

maintiennent une distinction sociale (PETERSON et KERN, 1996 ; KATZGERRO, 1999). Ils reflètent et créent des symboles ainsi que des significations symboliques. La « consommation » d'expériences festives en particulier devient un élément distinctif des élites culturelles urbaines qui peuvent accéder à des événements exclusifs, souvent d'ailleurs créés sur mesure pour les satisfaire, voire les récompenser, selon la thèse de David Harvey. La fête des Lumières à Lyon ou la Nuit Blanche à Paris correspondent à ces attentes des élites intellectuelles et culturelles urbaines.

Pour les populations qui s'installent dans les quartiers gentrifiés des centres-ville (des personnes qui « se donnent à fond au travail et qui assurent côté loisirs » [BURGERS, 1995, p. 154]), l'offre des activités culturelles, festives et récréatives – auxquelles par ailleurs elles donnent une impulsion certaine – est déterminante. Ce fait est identifié par les urbanistes et les preneurs de décision, qui ont tendance à concentrer leurs efforts pour attirer des populations aisées et intellectuelles vers le centre-ville. On entre ainsi dans un cercle de production d'espaces-support de la ville festive.

Le fait que la majorité des ménages habitant en centre-ville est formée d'une ou deux personnes pousse Burgers (1995, p. 155) à souligner la dimension « érotique » des espaces publics créés dans les quartiers gentrifiés, pensés et conçus comme des lieux de rencontre. Ce fait explique, selon lui, l'émergence festive et la différenciation récréationnelle des quartiers gay ; il cite comme exemple la ville de San Francisco qui offre un grand nombre de lieux de loisir, de récréation et de culture destinés à un public homosexuel international.

D'autres facteurs, tels que la mondialisation, encouragent à leur tour un certain esthétisme cosmopolite (LASH et URRY, 1994) qui s'exprime aussi par les loisirs et les événements festifs.

Les implications spatiales des faits décrits plus haut sont importantes : la gentrification appelle en quelque sorte l'habillage festif des lieux gentrifiés, de même que les événements culturels et festifs lancés dans les lieux contribuent à leur gentrification. De manière plus générale, il est important de mettre en rapport la festivalisation des espaces et la revalorisation de la ville centre.

COMPRENDRE LA VILLE PAR LA FÊTE

Les trois constats présentés plus haut (changement du sens de la fête dans la société contemporaine ; importance de l'économie symbolique et festive dans

la ville postindustrielle ; importance des prestations festives et culturelles pour les populations urbaines qui choisissent de s'installer dans la ville), conduisent à l'hypothèse d'une prise en charge renouvelée des événements festifs par les acteurs locaux. Nous chercherons ainsi à montrer que la demande contemporaine pour plus de festif est relayée par les différents acteurs urbains, qu'il s'agisse d'élus locaux, de groupes sociaux ou de communautés culturelles. Ces derniers se positionnent dans l'espace urbain en fonction de leurs intérêts, en cherchant à investir les lieux qui ont un sens (économique, commercial ou symbolique) et en négligeant, ou en évitant, des lieux qui ne représentent pas quelque chose de particulier et dont l'appropriation ne constitue pas un enjeu (à un moment donné du moins). Ainsi, même si la fête « gagne du terrain » (en se professionnalisant, en sortant du calendrier et des espaces de référence qui étaient « traditionnellement » les siens, en échappant aussi aux acteurs qui habituellement en assuraient la charge), elle produit toujours des « pleins » et des « vides » festifs dont l'étude nous semble plus importante que dans le passé. Si en effet aujourd'hui les événements festifs ne se limitent pas à la « place des fêtes » ou à quelques lieux désignés, la question de leur inscription spatiale devient d'une grande importance pour le géographe urbain.

La fête s'autonomise

La fête a tendance à s'affranchir d'un ensemble de codes sociétaux auxquels elle obéissait dans le passé. Elle tend à s'autonomiser dans sa logique de production propre, à devenir interchangeable (en termes d'expression, d'organisation, de contenu, de participation du public).

La volonté des acteurs locaux et des organisateurs d'utiliser les fêtes déjà existantes – ou d'en lancer d'autres – à des fins communicationnelles, commerciales ou touristiques, a progressivement apporté des modifications de leur sens, de leur public cible, de leur lieu de déroulement ou de leur durée. En s'affranchissant des codes, des rituels et du sens, souvent d'ailleurs religieux, qui les portaient jusqu'alors, les fêtes sont devenues des événements déclanchables « à volonté » par les acteurs locaux. Elles tendent ainsi à s'autonomiser et à échapper des mains de ceux qui s'en occupaient traditionnellement pour devenir un outil aux mains d'acteurs qui ont d'autres compétences et préoccupations.

K. Gotham (2002 ; 2005) a ainsi décrit comment l'élite publique et privée de la Nouvelle-Orléans, qui a tenté d'extraire le mardi-gras de ses racines his-

toriques et religieuses. La fête est désormais refaçonnée en tant que spectacle annuel laïc, renommé et orienté sur les excès des jeunes « afin que l'événement puisse mieux servir l'élite promotionnelle et les stratégies marchandes » (GIBSON, 2005). L'événement, qui attire désormais plus de 650.000 personnes, se positionne sur un plan touristique national et international, et obéit aux considérations du public qui le visite, y compris sur le plan de ses horaires, de son organisation ou de son déroulement.

Le détournement de la fête des lumières à Lyon, ancienne fête religieuse, est très instructif. En effet, depuis une vingtaine d'années, la municipalité cesse de prendre simplement acte de l'existence de la fête de tradition religieuse, pour chercher à en garantir dans un premier temps la permanence, d'en assurer la promotion dans un deuxième temps et de la mettre en œuvre finalement. Les acteurs locaux sont ainsi entrés dans une véritable politique publique festive du « 8 décembre », avec l'objectif de « promouvoir le crédit international d'une cité en transformant son aura de ville des brumes en une aura de ville lumière, grâce à un plan lumière très remarqué » (VILLE DE LYON). « Déconnectée du combat politique et idéologique du XIX^e siècle, elle est devenue la fête de la Cité tout entière... » (LENFANT, 2003, p. 65).

C'est aussi le cas de la fête de Noël qui devient de plus en plus fréquemment l'occasion pour organiser dans les villes le « spectacle urbain », par l'intermédiaire de médiations diverses, telles que les mises en lumières, des spectacles, des ambiances féeriques, du réenchantelement de paysages urbains en manque d'âme et d'animation. Ainsi, Nuits d'hiver, manifestation festive organisée à Bruxelles depuis 2005, investit la capitale de la Belgique en décembre et invite les habitants mais aussi les visiteurs de la ville à venir faire leurs courses de Noël dans une ambiance festive, gaie, féerique – et certainement plus propice à la consommation.

En un sens, les différents événements festifs qui investissent l'espace urbain obéissent à des codes qui s'affranchissent de leur sens et contenu initial, tout en conservant jalousement, en tant que thème, décoration ou signe, les attributs des fêtes traditionnelles. Les impératifs commerciaux, sociaux, communicationnels ou politiques – qui conditionnent désormais, au moins en partie, leur timing et leurs lieux de déroulement, contribuent à ne garder des fêtes traditionnelles que les éléments qui permettent une thématization des espaces investis (GOTTDIENER, 1997). On aboutit ainsi *in fine* à une thématization

festive des espaces urbains qui évolue en fonction du calendrier : ainsi, à Noël, la ville devient un « *Fantasyland* » féérique, à Halloween c'est le thème d'horreur qui est à l'honneur et, l'été, les parasols de « Paris », « Bruxelles » ou « Danube-Plage » posent le décor thématique des territoires exotiques des parcs à thème nationaux ou internationaux. Cette thématisation spatiale (traduite par l'investissement d'espaces sélectionnés par le décor, l'ambiance, les attributs de la fête) accompagne la « thématisation calendaire » de la vie hyperfestive quotidienne.

Instrumentalisations festives...

Les événements festifs constituent ainsi une « matière première » malléable (bien plus que la fabrication de la ville « en dur »), saisie par plusieurs acteurs présents sur le territoire urbain. Ceux-ci s'en servent afin d'asseoir un ensemble de projets qui ne sont que très rarement *stricto sensu* festifs – qui sont au contraire de plus en plus motivés par des questions économiques, sociales, de genre, ethniques...

Même si la fête n'occupe pas encore une place centrale dans l'analyse urbaine, elle occupe certainement une place centrale dans les préoccupations des acteurs locaux. Les enjeux ne sont pas uniquement festifs ; les élites urbaines (politiques, artistiques, culturelles) s'en saisissent pour multiples raisons : Harvey (1989a) a avancé le scénario de la fête « pacificatrice » qui crée du lien social, contribue à l'intégration des différentes populations, apaise les tensions et les conflits... ou bien qui s'offre, dans le sens de *panem et circenses*, en tant que récompense aux classes moyennes et aisées qui reviennent vers la ville.

Mais la fête et l'organisation de grands événements festifs permettent de créer – et de projeter, y compris sur le plan international – une image de « vitalité urbaine ». Non seulement ils fabriquent une part de la « personnalité » d'une ville mais, dans certains cas, ils leur permettent de s'insérer – voire de devenir chef de file – d'un réseau urbain international qui obéit à ses propres codes, ceux des villes « créatives » (FLORIDA, 2002), et qui construit ses spécificités sur la culture et la fête. Non seulement ces grandes manifestations festives se conçoivent et prennent leur sens dans le contexte de villes qui revendiquent leur statut de ville internationale, voire de ville globale, mais elles sont instrumentalisées par ceux qui les lancent pour leur pouvoir « positionnant ».

De plus en plus associés – surtout dans le contexte métropolitain international – à la création d'avant-garde et à l'art contemporain, les grands événements festifs deviennent un outil de singularisation, de différenciation, de positionnement dans un créneau dans lequel ne peuvent – précisément, *in fine*, se positionner que les villes internationales. La Nuit Blanche est un concept parisien, par la suite exporté à Rome, Montréal, Toronto, Séoul, Varsovie et Barcelone, dans un contexte d'émulation internationale urbaine. « Pour beaucoup, Nuit Blanche évoque dorénavant Paris, ville lumière, généreuse, moderne, fière de son patrimoine, accueillante, et tournée vers son avenir » (GIRARDI, 2005). En ce sens, un certain type d'événements festifs renvoie inévitablement à la ville internationale – et peut nous être utile en tant que médiateur pour sa compréhension.

Pleins et vides festifs : que nous disent-ils de la fête ?

La fête devient donc enjeu (social, économique ou politique), les espaces dans lesquels elle se déroule aussi. On observe en ce sens aussi une rupture avec les territoires de la fête « traditionnelle », plus circonscrits, codifiés, hiérarchisés dans le passé qu'ils ne le sont aujourd'hui.

La société, le pouvoir surtout qui la gouverne, gagnent à ces régularités, à ces reproductions sans risque d'événements enracinés dans un espace tutélaire. À ce titre, tous les lieux de l'espace social ne témoignent pas d'une valeur identique. Ceux qui recèlent un contenu patrimonial ou symbolique déjà notable (s'entend en dehors de la fête) offrent le plus d'aptitudes pour entrer de plein droit dans le territoire festif. Ainsi en est-il de ces « lieux attributs », allégories concrètes de territoires plus vastes : les Champs Élysées ou la Tour Eiffel pour Paris, par exemple (DI MÉO, 2001, p. 12).

En rupture avec le paradigme de la ville industrielle, la fête dans la ville postindustrielle a tendance à sortir des territoires dans lesquels elle était cantonnée et à occuper les espaces urbains de manière bien plus diffuse. La maîtrise des lieux et de certains quartiers par ceux qui y habitent (élites citadines et « *urban villagers* ») rend plus aisés ces « débordements » spatiaux, ces dépassements de « limites » spatiales, cette diffusion de la fête dans l'espace public :

Si les agriculteurs en colère ou les ouvriers menacés qui marchent sur la ville pénètrent l'espace institutionnel des élites parisiennes depuis une province sinistrée, perturbent l'ordre urbain et crient à l'injustice, les priders manifestent autant à eux leur maîtrise de l'espace parisien, comme un déjà acquis ; ils marchent et ils dansent dans la ville, expriment leur chez eux en débordant des rues du quartier du Marais déjà colonisées (REDOUTAY, 2003, p. 74).

Si « la fête (était) toujours, d'une façon ou d'une autre, l'hommage à un lieu borné » et si « la fête (définissait) le lieu » (DI MÉO, 2001, p. 10) nous assistons plutôt aujourd'hui à une inversion : c'est désormais le lieu, défini et établi par avance par les enjeux que les acteurs lui accordent, qui « invite » la fête et l'y installe plus ou moins durablement. Tel est le cas des espaces requalifiés désertés par l'industrie et les installations portuaires, nouvelles vitrines urbaines qui fonctionnent en osmose avec une série ininterrompue d'événements festifs (365 jours par an sur l'*Inner Harbor* de Baltimore, au fond peu importe lesquels : depuis la « fête de la pizza » jusqu'au « festival de la ville »). Tel est le cas aussi des lieux atypiques et improbables, « exhumés » à l'occasion d'événements tels que les « Allumées » de Nantes ou son doublon parisien, la « Nuit Blanche ». Les grands équipements et infrastructures culturels et festifs, tels que ceux du Forum des Cultures à Barcelone, deviennent des véritables « machines » à produire du festif, tant ils en ont besoin pour exister. Les événements festifs s'y invitent donc, quitte à être inventés de toutes pièces.

La fête et les événements festifs tendent donc à s'autonomiser aussi spatialement, à s'affranchir des codes spatiaux qui voulaient qu'ils se tiennent dans un tel ou tel lieu. Toutefois, cet affranchissement n'est jamais isotrope. Ainsi, l'inscription de ces faits festifs dans des lieux et espaces, la production donc d'espace social festif, affranchie de codes spatiaux plus anciens mais toujours spatialement et socialement orientée, peut servir d'élément d'analyse d'un organisme urbain dans son ensemble (les « vides » étant aussi significatifs que les « pleins »). En effet, si tous les lieux peuvent être aujourd'hui potentiellement habillés par la fête (usines et entrepôts, places du centre-ville et banlieues, quais désaffectés et gares de chemin de fer en déshérence), on observe *in fine* qu'ils ne le sont pas tous. Les choix des acteurs, plus ou moins libres et spontanés, plus ou moins contrés et orientés, s'inscrivent dans l'espace urbain de manière qui témoigne de leurs volontés et envies ou de leur acceptation ou affranchissement et de ce qu'ils admettent comme contraintes.

ACTEURS, LIEUX ET PRATIQUES DE LA FÊTE DANS LA MÉTROPOLE EUROPÉENNE CONTEMPORAINE : LE CAS DE PARIS

Les considérations plus générales présentées préalablement, nous permettront d'aborder l'exemple parisien. L'analyse proposée met l'accent sur les fêtes urbaines organisées périodiquement dans la capitale sans prendre en compte

des manifestations ponctuelles organisés dans le cadre d'un grand événement, aussi majeur soit-il (ouverture de Jeux Olympiques, de rencontre sportive, etc.). Le choix d'événements périodiques est privilégié par la volonté de prendre en compte la réurrence spatiale éventuelle de certaines fêtes, susceptible de nous permettre une analyse de la manière dont les événements se déroulent dans les espaces sélectionnés. La sélection des événements festifs étudiés (qui n'est ni exclusive ni exhaustive), a été faite selon un ensemble de critères par définition très discutables¹.

Une effervescence festive récente

L'analyse de l'apparition chronologique des différents événements confirme leur caractère récent. Les années 1990 ont été prolifiques, à la fois pour ce qui concerne le lancement de nouveaux événements et pour la réactivation de fêtes « mises en veilleuse » depuis quelques années (voire depuis plusieurs décennies : le cas du Carnaval de Paris est à ce titre exemplaire [SALZBRUNN, 2009]). Loin de se creuser, le rythme de création de nouveaux événements s'accélère au cours des années 2000, bien après le tournant du siècle, grand initiateur de projets festifs – et malgré l'échec commercial et médiatique de certains grands projets initiés par plusieurs métropoles (tels que le *Millenium Dome* à Londres).

La multiplication récente des événements festifs à Paris est à mettre en rapport avec une pluralité et d'une grande diversité de leurs initiateurs et porteurs. Tous les types d'acteurs sont présents (depuis le Ministère de la Culture jusqu'aux associations de quartier à un échelon local, en passant par la mairie de Paris et les mairies des arrondissements). Les associations ou les collectifs d'individus constituent un moteur important des fêtes et événement festifs parisiens. On trouve ainsi des associations de défense de quartier, des associa-

¹ Une visibilité dans l'espace urbain et une communication faite en amont (exclusion par conséquent des fêtes « confidentielles » ou « spontanées »); une périodicité fixe, pour la plupart annuelle; le déroulement dans l'espace public entièrement ou partiellement – ou bien dans un espace privé mais ouvert au public; un caractère festif affiché et un aspect commercial qui n'est pas la raison d'être de la fête. La dénomination « fête » choisie par les organisateurs; la présence de la musique en tant qu'élément essentiel de l'organisation; une « mise en route » de la fête délibérément choisie par des acteurs identifiés (publics ou privés).

Nous n'avons pas inclus dans l'analyse les événements commerciaux tels que foires ou salons, ni scientifiques et professionnels tels que colloques ou congrès. Nous avons au contraire retenu des événements qui, sans être des fêtes au sens de la définition donnée plus haut, contribuent à l'instauration de l'ambiance urbaine et de la ville festive, tels que Paris-Plage ou Paris-Roller.

tions religieuses, des associations politiques ou ethniques. À côté de celles-ci, les autres organisateurs majeurs sont les élus de certains arrondissements parisiens. Plusieurs événements festifs reposent sur une personne qui les a conçus et qui s'est souvent battue pour les réaliser. C'est par exemple le cas du carnaval de Paris, porté par la volonté d'une personne entièrement investie dans la cause carnavalesque pendant plusieurs années pour que celui-ci voie le jour². C'est toutefois la nouvelle équipe municipale de Paris qui a été le moteur récent des grands événements qui ont marqué le début des années 2000 et marquent la volonté du Maire de Paris et de son équipe de positionner de manière plus agressive la capitale parisienne dans le créneau international des villes festives.

La diversité des acteurs est en soi intéressante : elle montre qu'un nombre croissant d'individus et de collectifs ont présence sur la scène publique. Elle témoigne également d'une professionnalisation certaine des porteurs des événements festifs, y compris ceux dont la vocation n'est pas étroitement liée à la culture ou à la fête, telles que des associations religieuses ou politiques. C'est comme si tout le monde saisissait le festif et ses moyens expressifs, qu'il soit militant alternatif (May Day Parade), association religieuse (Fêtes de Ganesh) ou association pro-life (Life Parade).

Rares sont ainsi les événements festifs parisiens qui n'affichent qu'une seule motivation festive. Ceci concerne essentiellement les fêtes de facture plus traditionnelle, telles que le ressuscité Carnaval de Paris qui affiche comme ambition essentielle de redonner à Paris son caractère festif. Mais ceci, n'est-il pas déjà un projet politique ? Le Carnaval Tropical est quant à lui organisé par la Délégation Générale à l'Outre-Mer et la Mairie de Paris qui, bien au-delà de l'esprit festif et des traditions antillaises et réunionnaises à Paris, cherche à mettre en évidence la présence de ces populations dans la ville – et par là même, le caractère multiculturel de la capitale, bien souvent pointée pour sa difficulté de mettre en évidence la diversité de ses cultures.

Dans la plupart des cas, le festif est en effet instrumentalisé pour d'autres raisons, plus ou moins clairement énoncées. La plus fréquente est d'assurer une meilleure visibilité des organisateurs sur la scène publique. C'est le cas des

² C'est la rencontre avec un élu qui a permis au Carnaval de voir le jour, mais le portage plus « officiel » du projet n'a eu lieu que dans un deuxième temps. Ceci semble également être le cas du lavagem do sacré Cœur porté également par une personne (l'artiste Fafa Diese)

grandes traditions festives bien populaires désormais dans la capitale, le Nouvel An Chinois et la Fête de Ganesh, respectivement organisées par les communautés chinoises et indiennes de Paris. C'est aussi le cas des événements portés par les communautés gay et lesbiennes, ou encore les associations et collectifs de personnes handicapées, les mouvements revendicatifs et politiques. La fête est ainsi utilisée comme un moyen d'occuper le devant de la scène, de montrer son existence, bref, de revendiquer (des droits sociaux, la prise en compte d'un problème, etc.). Ainsi, la *Techno Parade*, événement mis en place pour défendre la musique Techno, affiche désormais un caractère de « manifestation politique et revendicatrice » (brochure édition 2006) : pour son édition 2006 l'organisateur Technopol « s'associe à Action Contre la Faim afin de soutenir le combat que mène cette ONG depuis 1979, mais surtout afin de promouvoir ses actions auprès du plus grand nombre ». C'est aussi le cas de *Défestival* « événement destiné à promouvoir la mixité entre les générations, les ethnies, les cultures, la rencontre avec les personnes atteintes de handicaps différents » qui opte pour la fête afin de revendiquer une visibilité plus importante dans l'espace public. L'exemple de *May Day Parade*, lancée en 2005 se voulait aussi « l'occasion de visibilité et d'expression de multiples formes de la précarité, singulières et collectives » ; elle était typique de l'utilisation de la fête afin d'affirmer, dans l'espace public, la place et la présence des populations marginalisées par l'économie.

Dans la ville contemporaine, les manifestations tendent donc à devenir festives de la même manière que la fête revêt, délibérément ou pas, le caractère d'une manifestation militante.

Si les motivations des acteurs associatifs sont complexes, et souvent même contradictoires, celles des acteurs publics (élus, mairie, etc.) sont *a priori* plus faciles à circonscrire et sont à mettre en rapport avec le caractère valorisant de la fête organisée. Pour les mairies d'arrondissement, il s'agit d'affirmer la place de l'arrondissement au sein de la capitale. Selon Alain Riou (1999), ancien maire du XX^e arrondissement et acteur essentiel de la réanimation du Carnaval de Paris, le *revival* de celui-ci « était d'abord destiné à remettre en mouvement un quartier oublié, celui du XX^e arrondissement ».

Une manifestation telle que Paris-Plage, conçue au départ comme une « récompense » aux Parisiens qui n'ont pas pu partir en vacances, a pris très rapidement de l'ampleur pour devenir un des éléments du positionnement média-

tique de Paris. D'autres événements, organisés par la Mairie de Paris, et notamment la Nuit Blanche, s'inscrivent d'emblée dans une perspective plus générale de promotion urbaine et de positionnement international de la capitale. La Nuit Blanche fait désormais partie de ces « grands événements » culturels et festifs, dont le rayonnement international conforte la place de la capitale française au sein des grandes métropoles culturelles internationales.

« Surfaces, lignes, points » : une catégorisation spatiale des fêtes urbaines

Trois catégories d'événements festifs peuvent être distinguées *a priori*, en ce qui concerne leur distribution spatiale dans Paris : les fêtes multipolarisées qui concernent l'ensemble de Paris intramuros (« surfaces ») ; les fêtes qui se déroulent le long d'un axe, telle que les parades ou les défilés (« lignes ») ; celles localisées dans un territoire précis dont elles tirent la légitimité (« points »). Il existe d'ailleurs une certaine corrélation entre les catégories spatiales des événements festifs et leurs organisateurs : les fêtes multipolarisées sont souvent le fait des acteurs publics (Ministère de la Culture et Mairie de Paris) ; les fêtes localisées sont souvent organisées à l'initiative des associations de quartier ; les parades sont fréquemment organisées à l'initiative des communautés ethniques, religieuses ou culturelles dans un but revendicatif et de visibilité urbaine.

– Les fêtes et événements festifs « multipolarisés » (Fête de la musique, Fête des jardins, Immeubles en fête, Nuit Blanche, etc.) simultanément organisés sur l'ensemble du territoire parisien. Ils se déroulent sur des lieux emblématiques ou jugés opportuns (à la fois les lieux incontournables ou des lieux inédits). Certains organisateurs (Nuit Blanche) ont tendance à chercher des lieux ayant des caractéristiques particulières (friches industrielles, entrepôts ou usines désaffectées, lieux « oubliés ») qui ne sont pas uniformément distribués dans tous les quartiers parisiens. D'autres (Fête de la musique) ont aussi tendance à préférer les quartiers dans lesquels réside une population qui répond plus spontanément à l'appel de la fête. Les fêtes « multipolarisées » n'irriguent uniformément l'ensemble de l'espace parisien qu'en théorie seulement.

– Les fêtes de quartier (Goutte d'Or en fête, Vendanges de Montmartre) localisées dans les « villages » urbains : Montmartre, Goutte d'Or ou Belleville, etc. Elles visent – du moins dans un premier temps – à assurer la promotion du quartier (vendanges), à le décoisonner, à faire évoluer son image (Goutte d'Or), à mettre en évidence la pluralité et la richesse culturelle du quartier ou à

créer du lien social, tremplin pour d'autres projets, sociaux ou urbains (fête du quartier à Belleville).

– Les parades et les défilés sont souvent rattachés à un quartier qu'ils traversent sous forme de défilés et de parades (le Nouvel An Chinois dans le XIII^e, la Fête de Ganesh dans le XVIII^e). D'autres fêtes ambulantes (Techno Parade, Gay Pride) n'ont pas d'attache *a priori* à un quartier parisien en particulier et auraient pu se dérouler dans l'ensemble du territoire parisien, sans grande différence. Les parades organisées annuellement ont toutefois une géographie qui même si elle est relativement mouvante d'une année à l'autre pour des raisons dues soit à des contraintes (impossibilité de suivre le même parcours d'une année à l'autre pour des questions de sécurité ou de non obtention d'autorisations) ou par stratégie (qui consiste par exemple de commencer, pendant la première année de l'événement, par un défilé court avant de l'étendre plus loin pendant les années suivantes³) reste *in fine* assez rigide. Les itinéraires d'une parade pro-life (Life Parade) ne sont pas les mêmes que ceux de la Gay Pride (ils ont par exemple la possibilité d'emprunter la rue de Rennes et le parvis de Saint-Sulpice). L'événement le plus couvrant est *in fine* Paris-Roller dont les itinéraires qui changent hebdomadairement sillonnent tout Paris.

Un espace festif « orienté »

Les événements festifs parisiens « gonflent », prennent des dimensions spatiales importantes, débordent des lieux où ils étaient cantonnés dans le passé. Mais loin d'investir leurs espaces de manière isotrope, ils choisissent les lieux en fonction d'un ensemble de considérations, plus ou moins réfléchies.

– Ils privilégient les quartiers ayant une population cosmopolite, porteuse de traditions festives. La localisation dans certains quartiers populaires du Nord et de l'Est parisien est due au fait qu'il s'agit d'une opération de promotion ou de « décloisonnement » d'un espace : celui-ci peut être difficile à aborder car réputé dangereux ou infâme ; il peut être en quête d'une image de marque plus valorisante (fête de la Goutte d'Or, localisée au cœur du quartier) ; son choix traduit aussi la volonté d'affirmer son caractère de « niche » ou de « village

³ Cela a été le cas du Carnaval de Paris, qui, organisé sur une rue du XX^e arrondissement pendant sa première année d'existence, s'est étendu pendant les années suivantes à la République et jusqu'à l'hôtel de ville. Selon Alain Riou (1999), il était espéré « d'enflammer par capillarité toute la capitale pour remettre le carnaval à l'honneur » (Libération).

urbain » de l'environnement (la fête des vendanges, étroitement liée au quartier de Montmartre).

– Ces événements se déroulent (y compris les parades) près des lieux de vie et de sociabilité quotidienne de leurs organisateurs (Bastille, République, etc. pour certaines fêtes) ou dans des quartiers où il y a une certaine symbolique militante ou des « traditions » revendiquées. Ceci est le cas des manifestations telles que la Gay Pride ou la Techno Parade. C'est également le cas des fêtes communautaires, telles que le Nouvel An Chinois ou la Fête de Ganesh, l'une et l'autre localisées dans les quartiers dans lesquels il y a une forte concentration d'habitants ou de commerces chinois ou indiens devant lesquels défilent les chars. S'il y a en ce sens une inscription dans des lieux considérés comme plus légitimes, il ne faut pas négliger le fait que cette légitimité est construite depuis peu et que dans tous les cas elle est, précisément, construite.

– Ces événements se plient à la configuration « objective » des lieux. Il existerait ainsi à Paris des lieux plus facilement dédiés à des rassemblements festifs tels que le Champs de Mars ou la pelouse de Reuilly, car ils ont une « capacité de charge » susceptible, *a priori*, d'accueillir un grand nombre de participants. Une parade nécessite en effet d'avenues larges, un sens de déambulation piétonne identique à celui du sens de la circulation des voitures, des dégagements faciles, la prise en compte de la présence des bouches de métro ou de RER : c'est en ce sens que les avenues empruntées par plusieurs fêtes parisiennes (telles que la Gay Pride ou la Techno Parade) semblent *a priori* convenir à toute fête ambulante : le boulevard Saint-Michel, le boulevard Saint-Germain, Henri IV, la Bastille, l'avenue de la République, seraient ainsi systématiquement empruntés car *a priori* plus propices. Les *a priori* des autorités ne sont bien entendu pas ceux des organisateurs.

– Ces événements prennent en compte les « traditions » et la nature festive des lieux : c'est aussi le cas de l'Avenue des Champs Élysées pour un ensemble d'événements relevant de la représentation de l'État ou d'une organisation plus officielle : non seulement le défilé du 14 juillet, mais aussi les fêtes du bicentenaire ou la fête de la Moisson organisée en 1990.

– Ces événements n'échappent pas à l'hostilité de certains acteurs locaux, qu'ils soient institutionnels ou bien habitants ou commerçants. Les organisateurs se heurtent ainsi le plus souvent à la rigidité des autorisations de la préfecture de Paris. La disparition du Carnaval de Paris dans l'après-guerre serait ainsi due aux

problèmes de circulation émergents dès les années 1950. Les organisateurs, qui auraient envie de sortir de leurs lieux habituels, sont souvent « rappelés à l'ordre » par les élus. La crainte des débordements, notamment pour les événements ayant une forte dimension « festive » et musicale (par exemple, la Techno Parade), est la raison la plus souvent invoquée. On voit ainsi que lorsqu'il s'agit de sortir du territoire initialement « attribué », les choses deviennent difficiles, voire conflictuelles. Il y a ainsi peu de chances de voir la Techno Parade ou la Gay Parade sortir de leurs sillons habituels (place de la République, Nation, Bastille). Il semble de plus en plus difficile aujourd'hui pour la Gay Pride ou la Techno Parade d'emprunter la rue de Rennes (comme cela a été le cas en 2002) du fait de l'hostilité des habitants, des commerçants et des élus des arrondissements concernés⁴. Aussi, le passage du cortège de la Fête de Ganesh dans le X^e arrondissement (pourtant lieu de concentration de nombreux commerces indiens) a été interdit pendant une année, suite au refus du maire.

Les territoires de la fête se construisent donc dans la tension, dans un bras de fer entre les organisateurs, qui cherchent à s'étendre ou à occuper les lieux qui constituent pour eux des enjeux, et les autorités, qui cherchent à les contrôler ou à limiter leur emprise spatiale.

Qu'est-ce que nous apprend la fête sur la ville ?

Un regard général des fêtes parisiennes sélectionnées relève une ligne de partage est-ouest et dans une moindre mesure nord-sud, et montre une concentration plus importante dans les quartiers sud-est de la capitale. Malgré sa réputation festive, solidement ancrée au XIX^e siècle, peu d'événements investissent aujourd'hui la Rive Droite. La distribution spatiale festive de Paris apparaît ainsi assez rigide y compris pour les défilés et parades, *a priori* plus susceptibles de se dérouler sur l'ensemble du territoire parisien.

La suprématie festive des grands axes de l'est parisien (Bastille, République, Nation) s'est imposée au cours de dernières années, tandis qu'à l'ouest, le caractère « officiel » des Champs-Élysées, réservé aux grandes manifestations officielles et notamment au défilé du 14 juillet, est rarement contesté. Cela a été le cas lors de sa transformation en champ de blé en 1990 ainsi qu'actuellement, une fois

⁴ Par contre, Saint-Sulpice et la rue des Rennes ont été empruntés aux cours des deux dernières années par la Life Parade (manifestation catholique pro-life).

par an, lorsque les Champs sont investis par Paris Roller. Cette manifestation hebdomadaire qui se déroule les soirées de vendredi, est la seule à avoir obtenu le droit de descendre, une fois par an, l'avenue la plus prestigieuse de la capitale.

Cette césure est-ouest, visiblement immuable, a rarement été mise en cause, sinon lorsque le défilé du 14 juillet s'est provisoirement déplacé dans l'est Parisien⁵. En revanche, l'idée d'investir les Champs pour d'autres manifestations, telles que la Gay Pride ou la Techno Parade, n'est posée que de manière marginale ou par provocation, sans qu'il y ait une vraie revendication, les organisateurs craignant que, loin des quartiers dans lesquels eux-mêmes et leur public habitent, les manifestations ne perdent leur substance.

L'analyse des événements festifs d'une métropole européenne telle que Paris fait d'ailleurs apparaître un espace festif à plusieurs niveaux : celui de la ville, certes, mais aussi un espace festif international tissé par des fêtes et événements festifs qui se placent d'emblée sur un créneau inter-ville : Paris, et plus généralement, la France exportent les événements organisés en Europe et ailleurs dans le monde. Les Journées du Patrimoine sont désormais européennes, ce qui est aussi le cas de la Fête de la musique qui : « fait le tour de la planète au rythme des fuseaux horaires, et entraîne dans sa ronde de nouveaux pays »⁶. En 2006, le coup d'envoi de la fête a été donné à Paris à minuit et une minute, dans la nuit du 20 au 21 juin, en phase avec Sydney ! Cette syntonie festive est éminemment symbolique ; en créant un axe virtuel Paris-Sydney elle transforme Paris et les organisateurs de la Fête de la Musique en « maîtres de cérémonie » d'un événement organisé plusieurs milliers de kilomètres de distance.

EN CONCLUSION : UN INDICATEUR FESTIF POUR LES MÉTROPOLES CONTEMPORAINES

La fête « parle » de la ville : de ses réalités sociales, économiques, politiques. Nos travaux en cours portent sur l'établissement d'un « indicateur festif » susceptible de prendre en compte la taille des événements festifs, leur récurrence, le nombre de leurs participants, les retombées médiatiques ou le retentissement qu'ils ont à l'échelle de la planète (sont-ils par exemple suivis de manière désynchronisée par

⁵ Sur l'initiative de Giscard D'Estaing, le défilé du 14 juillet a déjà été organisé entre la Bastille et la République (1974 et 1979), tandis qu'en 1975 il a eu lieu sur le cours de Vincennes et en 1977 à l'École Militaire.

⁶ Discours du Ministre de la Culture, conférence de presse de la Fête de la musique, 6 juin 2006.

ceux qui n'y assistent pas ? Créent-ils, à l'instar de Paris-Plage ou de Nuit Blanche des événements jumeaux dans d'autres villes ? Encouragent-ils un tourisme festif ?).

Dans le contexte de concurrence acharnée à laquelle se livrent les villes, la festivalisation urbaine est un argument puissant du *city branding* (MARLING et ZERLANG, 2007 ; GOVERS et GO, 2009). L'exemple de Paris a montré que les grandes fêtes urbaines, tout en s'adressant aux populations résidentes (une ville animée et festive est *a priori* plus séduisante pour les populations tertiaires mobiles qui ont la possibilité de choisir leur lieu de vie) deviennent de plus en plus des outils de positionnement international. La ville globale est festive, et la ville festive est bien plus qu'une addition d'événements festifs dans l'année : c'est un scénario et une fiction urbains, un discours narratif de la ville proposé par les acteurs locaux, qui vise à projeter la ville vers un état de festivité permanente qui efface ou qui lisse les problèmes et les conflits urbains.

Reçu le : 11/05/2011

Accepté le : 20/05/2011